



HAL
open science

L'Armorique romaine : assimilation ou résistance ?

Patrick Galliou

► **To cite this version:**

Patrick Galliou. L'Armorique romaine : assimilation ou résistance ?. La Bretagne Linguistique, 1985, 1, pp.205-221. 10.4000/lbl.7944 . hal-04563799

HAL Id: hal-04563799

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04563799>

Submitted on 30 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



L'Armorique romaine : assimilation ou résistance ?

Roman Armorica: assimilation or resistance?

Patrick Galliou



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/7944>

DOI : 10.4000/lbl.7944

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1985

Pagination : 205-221

ISSN : 1270-2412

Ce document vous est offert par Institut Français de Recherche pour l'Exploitation de la Mer (Ifremer)



Référence électronique

Patrick Galliou, « L'Armorique romaine : assimilation ou résistance ? », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 1 | 1985, mis en ligne le 06 janvier 2022, consulté le 30 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/7944> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.7944>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

L'Armorique romaine : assimilation ou résistance ?

Roman Armorica: assimilation or resistance?

Patrick Galliou

- 1 Longtemps considérée, à l'instar de ces autres promontoires océaniques de la vieille Europe que sont le Cornwall et le Pays de Galles, comme une partie excentrée de l'Empire romain, comme l'un des derniers bastions d'un monde celtique écrasé sous la botte de l'envahisseur, l'Armorique romaine a longtemps nourri les fantasmes d'une société traumatisée par les débâcles militaires et les bouleversements culturels qu'elle venait de vivre. Il fallut attendre la naissance d'une véritable archéologie scientifique régionale¹ pour que se modifie sensiblement cette image, et qu'on admette enfin que, loin de représenter la brutale intrusion d'une culture allogène dans les civilisations laténiennes de l'ouest de la Gaule, la conquête des tribus armoricaines par les légions de Publius Crassus en 57 avant notre ère ne constituait que le point d'aboutissement de contacts multiples et répétés entre les pays du bassin méditerranéen et les « barbares » du nord-ouest de l'Europe. On sait que ces contacts, qui se traduisent dans la réalité archéologique par la présence de divers objets importés – plus de cent sites de l'ouest de la France ont, à ce jour, livré des fragments d'amphores italiques des second et premier siècles avant notre ère² – et l'évolution de l'habitat – en particulier le développement des grands *oppida*³ comme celui du Camp d'Artus en Huelgoat⁴ – déterminèrent de profondes mutations dans la société celtique, qui vit lentement disparaître, au profit de nouvelles classes de commerçants et de propriétaires terriens, les vieilles castes guerrières⁵. Ces bouleversements, sensibles dans tout le nord-ouest de la Gaule (César mentionne ainsi l'existence de « Sénats » chez les Venètes, les Aulerques Ebuovices, etc.) et alignant dans une large mesure la société gauloise sur l'ordre romain, assurèrent la « prise » de la nouvelle culture, d'autant mieux d'ailleurs que celle-ci ne différait guère, dans ses éléments fondamentaux, des civilisations indigènes.
- 2 Comme la majorité des tribus gauloises, les peuples armoricains – les *R(i)edones*, *Coriosolitaë*, *Osismii*, *Veneti* et *Namnetes* – conquis par César étaient des entités politiques indépendantes dirigées par des Sénats d'*equites* et fédérant, selon toute vraisemblance,

des unités plus restreintes (les *pagi*), selon un modèle encore très imparfaitement connu. Ces structures administratives furent préservées ou réutilisées par le conquérant, et les anciennes tribus gauloises se fossilisèrent de la sorte en *civitates* gallo-romaines qui, à l'exemple des autres cités pérégrines de la Gaule, reçurent une large autonomie politique, financière et juridique, les affaires de la cite étant réglées par une assemblée de décurions, qualifiée à Rennes de *senatus* en 135 ap. et d'*ordo*⁶ en 238 ap.

- 3 Il faut bien sûr se garder d'imaginer que ces assemblées étaient conçues sur le modèle démocratique que nous connaissons aujourd'hui : elles ne réunissaient, en fait, que ces possédants, grands propriétaires terriens ou gros commerçants de souche gauloise, que le nouvel ordre politique garantissait contre tout bouleversement social et qui furent de fervents défenseurs de l'ordre romain tant que celui-ci put les protéger des ennemis de l'intérieur comme de l'extérieur. Il est bien évident, en effet, qu'une étroite collaboration de cette classe avec le pouvoir central ouvrait à ses membres le chemin de la richesse et des honneurs locaux (ou même provinciaux), en leur permettant d'accéder à la citoyenneté romaine et à un *cursus honorum* complexe. Nous n'en voulons pour preuve que la carrière de Titus Flavius Postuminus, citoyen r(i)édone honoré du flaminicat perpétuel du dieu Mars Mullo, deux fois *duumvir* et prêtre du culte impérial au début du second siècle⁷, celle de Lucius Tauricius Florens, citoyen vénète qui fut « membre de la Caisse des Gaules » et patron des nautes de la Saône et de la Loire⁸, ou bien encore celle de... Lucanus Canius, citoyen coriosolite qui, avant d'accéder à la présidence suprême du Concilium Galliae, exerça le patronat des nautes du Confluent⁹. Bien que les documents épigraphiques publics et privés soient rares en Armorique, tous nous montrent que le pouvoir, tant politique qu'économique, reposait pour une très large part dans les mains de gaulois romanisés, les citoyens romains originaires des autres provinces de l'Empire – comme L. Campanius Priscus, prêtre du culte impérial à Rennes, ou C. Varenius Varus, entrepreneur privé à Douarnenez – étant probablement fort peu nombreux.
- 4 Il est bien certain que, dans les provinces occidentales de l'Empire du moins, la croissance des villes et la diffusion des mœurs urbaines vers les campagnes contribuèrent dans une large mesure à assurer la « prise » de la romanisation dans la plupart des classes de la société¹⁰. La « Gaule chevelue » avait certes connu des structures urbaines (ou proto-urbaines) avant la Conquête, car il est évident qu'une société complexe ne saurait se passer de tels noyaux aux fonctions politiques, sociales, religieuses, « industrielles » et commerciales essentielles¹¹, mais ce que nous en connaissons aujourd'hui dans l'ouest nous permet d'affirmer qu'il n'y eut jamais là ce que nous qualifierions de « villes » au plan relativement régulier. Tout nous porte cependant à croire que de petits bourgs se développèrent au premier siècle avant notre ère en Armorique à l'interface des productions régionales (céréales, minerais ou métaux, esclaves, etc.) et des importations convoyées par l'Atlantique et la Manche. Ce furent ainsi, selon toute vraisemblance, des nécessités économiques qui déterminèrent la naissance d'Alet en Saint-Malo¹², du Coz-Yaudet en Ploulec'h¹³, de Douarnenez, Tronoën en Saint-Jean-Trolimon¹⁴, Quimper¹⁵, Vannes, etc., établissements qui, après la Conquête, acquirent une nouvelle dimension politique et économique en devenant les pôles de diffusion d'une nouvelle culture. Seule Carhaix (Vorgium, chef-lieu des Osismii), n'ayant livré aucun indice d'une quelconque occupation antérieure à la

Conquête, semble avoir été créée *ex nihilo*, sans doute comme centre focal du vaste territoire osismien¹⁶.

- 5 On reconnaîtra certes que la majorité des établissements cités ci-dessus ne furent, à l'époque romaine, que de maigres bourgades rurales, de petites villes de marché qui, ne disposant pas des ressources financières suffisantes ou ne jouant qu'un rôle politique modeste, ne pouvaient guère s'offrir la parure monumentale qu'on associe d'ordinaire aux centres plus importants et plus prospères. On notera ainsi que seules cinq villes armoricaines (Rennes, Corseul, Carhaix, Kérilien-en-Plouneventer, Nantes) furent organisées selon un plan régulier de type hippodamien, que trois villes seulement (Rennes, Carhaix, Locmariaquer) étaient dotées d'une alimentation régulière en eau par l'intermédiaire d'un aqueduc et que seuls deux centres (Kérilien-en-Plouneventer et Locmariaquer) étaient pourvus d'un théâtre, bien que Rennes se soit enorgueillie d'une basilique et d'un temple dédié à *Mars Mullo*, Corseul d'un grand temple et Nantes d'un portique, d'un tribunal et d'un temple dédié à Mars.
- 6 Bien que relativement modestes et d'apparences toute provinciale, les villes armoricaines n'en remplissaient pas moins les fonctions traditionnellement dévolues à *l'urbs* dans le monde classique. Centres politique, administratifs, judiciaires, religieux, culturels, elles servaient de vitrine à la romanité, diffusant, par l'intermédiaire des décurions et des marchands qui animaient les foires, l'idéologie et les modes dominantes dans les campagnes les plus reculées, rôle que remplissaient aussi d'ailleurs les sanctuaires ruraux¹⁷ (*conciliabula*) du type de ceux reconnus à proximité de Nantes, à Mauves et Petit-Mars¹⁸. On ne saurait enfin négliger les fonctions purement économiques de ces bourgades et l'on notera ainsi la mention d'un *vicus portensis* à Nantes¹⁹ et l'existence d'un important quartier portuaire et artisanal à Vannes²⁰, alors qu'à Kérilien-en-Plouneventer des forges et des ateliers de bronziers occupaient une partie d'un ensemble artisanal²¹.
- 7 Dans les sociétés antiques, où la très grande majorité des populations vivait de la terre (rappelons qu'en 1911 26 % seulement des Bretons étaient urbanisés), la ville ne pouvait manquer de vivre en étroite symbiose avec la campagne. La relative richesse agricole de la Péninsule explique sans aucun doute le nombre élevé d'établissements ruraux fouillés ou repérés sur le terrain par le mobilier archéologique épandu en surface ou d'avion par les traces des murs enfouis²². On connaît ainsi à ce jour plus de 700 sites gallo-romains sur le seul territoire des Osismes (Finistère et ouest des Côtes-du-Nord), et ce chiffre ne cesse de croître. Il est toutefois certain que ces établissements sont répartis de façon inégale selon les régions, les plateaux littoraux étant apparemment plus densément occupés que l'intérieur, ce dernier n'étant pourtant pas, contrairement à une légende tenace, totalement désert²³. Nous ignorons pratiquement tout, cependant, des sites « indigènes » – c'est-à-dire de ces établissements qui n'étaient pas construits à l'aide de pierres liées par du ciment et couverts de tuiles – et qui, selon toute vraisemblance, perdurèrent même dans les zones les mieux « romanisées²⁴ ».
- 8 Ces préalables étant posés, il faut reconnaître que les fermes bâties « à la romaine » sont extrêmement nombreuses dans la péninsule et qu'elles témoignent, à leur manière, d'une forte pénétration de modes architecturaux et cultures allogènes jusque dans les zones les plus reculées de l'Armorique²⁵ (Molène, Sein, etc.). Il semble, en fait, que dans bon nombre de cas, ces établissements agricoles que nous qualifions de « villas » aient pris la place d'établissements plus anciens, datant de la fin de la période de La Tène (fragments d'amphores italiques à Keradenec en Saint-Frégant, au Cavardy

en Saint-Evarzec, etc.) ou des premières décennies du premier siècle de notre ère²⁶ (structures pré-claudiennes à Kervenennec en Pont-Croix, à Keradennec en Saint-Frégant, etc.), cette permanence de l'habitat témoignant sans doute de celle de la propriété du sol²⁷. On peut affirmer aujourd'hui que ce fut dans la seconde moitié du premier siècle que s'élevèrent en Armorique les premières villas construites selon les normes méditerranéennes – adaptées, il est vrai, aux climats septentrionaux –, équipées de thermes et d'hypocaustes, ornées d'enduits peints, et que ces établissements crurent en taille et en complexité pendant les deux siècles suivants, jusqu'aux années 240-260. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que ces premiers ensembles se ressemblent fort, et qu'ils comportent tous une série de bâtiments de modèle semblable – habitation à « galerie de façade » ou à ailes saillantes, thermes, petit temple, forge, étables, écuries – disséminés à l'abri d'un mur d'enceinte²⁸. Les complexes plus importants – et peut-être plus tardifs – paraissent moins fréquents, à moins que leur apparente rareté ne soit due qu'à leur taille, ayant, à ce jour, interdit la fouille complète de structures qu'on peut soupçonner d'appartenir à ce type.

- 9 Les bâtiments d'habitation des villas armoricaines étaient généralement chauffés par des hypocaustes et décorés de manière relativement recherchée²⁹. Bien que les mosaïques soient rares dans la région, la mode se répandit, à la fin du second siècle et pendant la première moitié du troisième siècle, d'orner les sols de dallages de calcaire, de grès et d'ardoise composant de plaisants motifs géométriques, et de placer sur les murs des plaques gravées de figurations de dauphins, d'animaux fabuleux ou d'emblèmes divers rythmant parfois avec des arcatures de stuc peint³⁰. On rappellera d'ailleurs à ce propos que l'usage de l'enduit peint à fresque, qui apparut dans l'ouest dans la seconde moitié du premier siècle de notre ère, se répandit rapidement dans tous les établissements de la région, produisant à l'occasion des réussites picturales assez convaincantes.
- 10 Nous avons manifestement là des résidences primaires ou secondaires de groupes sociaux relativement prospères, les centres de domaines de plusieurs dizaines – ou centaines – d'hectares, où l'on élevait vaches, mulets, moutons, chèvres et porcs, où l'on faisait pousser le blé, l'orge et le seigle³¹. Rien ne nous permet, malheureusement, d'estimer la proportion des surplus agricoles qui, dans un système économique ouvert tel que celui de l'Empire romain, ne pouvaient manquer d'être exportés vers d'autres régions.
- 11 Le sol de la péninsule armoricaine recèle d'appréciables quantités de minerais divers, exploités d'ailleurs dès la protohistoire. Il n'est donc guère surprenant que des gisements aient encore été utilisés au cours des âges historiques.
- 12 Le plomb, qu'on utilisait pour les scellements, les canalisations et, au Bas-Empire pour la confection des sarcophages, paraît avoir été extrait sur de nombreux sites, les exploitations les plus importantes étant cependant situées à l'ouest de Saint-Brieuc, dans la région de Plérin-Trémuson, à Pontpéan près de Rennes, à Donges-Crossac, dans la région d'Huelgoat-Poullaouen et à Pont-Névez en Plélauff (Côtes-du-Nord). Sur ce dernier site, un puits d'exploration foré voici quelques années par le B.R.G.M. a révélé une série de galeries, creusées à 36, 40, 66 et 70 m sous la surface du sol, et dont les boisages ont donné des datations radiocarbone de 460 et 750 après notre ère. Un puits d'exploitation, dont le remplissage contenait des céramiques du premier siècle de notre ère, fut également mis au jour sur ce gisement³².

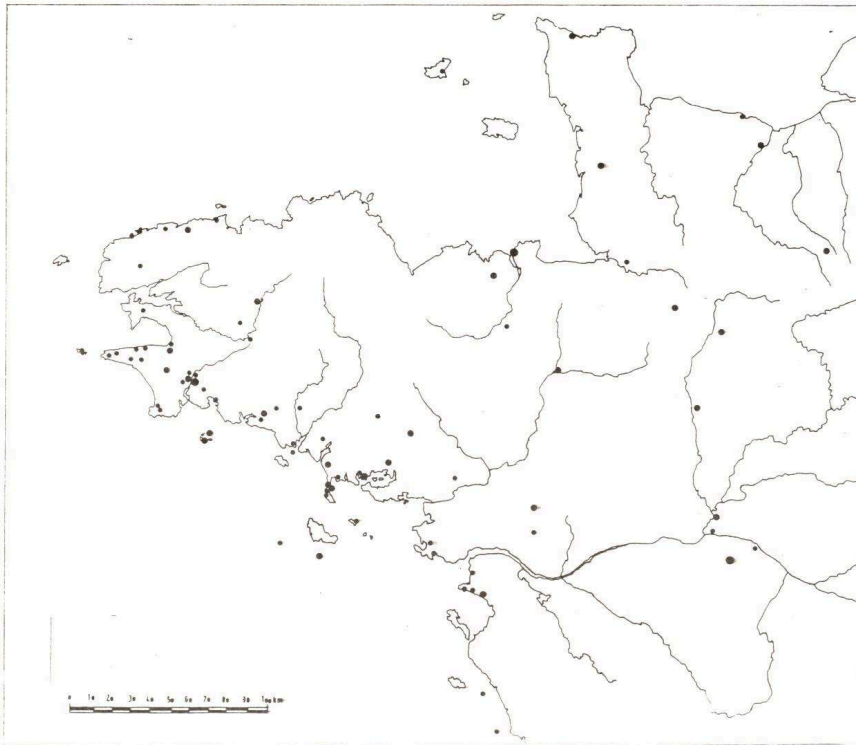
- 13 On sait que l'étain, ingrédient nécessaire à la confection du bronze, fut activement recherché par les métallurgistes antiques, qui exploitèrent tant les gisements filoniens (Abbaretz-Nozay, La Viledér) que les gisements sédimentaires (« flats ») nombreux dans la région (environs de Saint-Renan, embouchure de la Vilaine, etc.). Les traces d'exploitation les plus importantes ont été signalées à Abbaretz-Nozay, où le gisement filonien était excavé en découverte par une tranchée large de 25 à 100 m et profonde de 2 à 18 m. Les outils, les monnaies et les céramiques mis au jour dans les déblais d'exploitation montrent que cette mine fut utilisée pendant toute la période romaine et même au cours du Haut Moyen Âge³³.
- 14 On peut estimer les réserves bretonnes en minerai de fer à environ un milliard de tonnes d'un minerai (magnétite, hématite) au taux métallique relativement bas (36,5 %). Les gisements, aujourd'hui abandonnés pour manque de rentabilité, furent exploités dès la fin de la période de La Tène et jusqu'au XVIII^e siècle. Il n'est ainsi pas rare, en se promenant dans les campagnes bretonnes, de voir des tas de scories dont le volume varie de quelques tonnes à plusieurs milliers de mètres cubes. Tous ne datent sans doute pas de l'époque romaine, mais le nombre d'amas semblables datés par des monnaies, des céramiques, etc. est suffisamment élevé pour que nous puissions affirmer que l'Armorique romaine produisait le fer nécessaire aux activités quotidiennes de ses habitants³⁴, et nous savons par ailleurs que ce minerai était réduit dans des bas-fourneaux du type de ceux récemment fouillés à Kermoisan en Quimper³⁵.
- 15 On ne saurait, donc négliger la part prise par ces activités artisanales – que complétaient d'ailleurs les travaux du bois, les carrières, les diverses poteries, etc.³⁶ – dans l'économie régionale, mais il serait également vain de les surestimer. Il paraît fort probable, en effet, que les matières premières énumérées ci-dessus n'aient servi qu'à alimenter une économie régionale fort active, mais travaillant essentiellement pour les besoins des *civitates* péninsulaires. Il faut bien avouer que nous ne connaissons pas encore de produits finis (bronze, poteries, etc.) qui eussent été exportés par les Armoriciens au-delà des limites de leur péninsule.
- 16 Il n'en va pourtant nullement de même en ce qui concerne les activités maritimes de la région. Dès la fin de l'Âge du Bronze, en effet, les peuples péninsulaires commencèrent de produire du sel dans des ateliers littoraux (communément appelés « briquetages³⁷ »), et tout nous porte à croire que cette activité, essentiellement artisanale à l'Âge du Fer, fut, au cours de la période romaine, adaptée aux besoins d'une véritable « industrie » des salaisons de poisson qui s'implanta sur les rivages occidentaux de l'Armorique, entre Saint-Brieuc et Lorient, et tout particulièrement dans la baie de Douarnenez³⁸.
- 17 Les unités de production, qui sont parfois de véritables usines, étaient toujours implantées près d'un ruisseau – pour l'eau douce – et d'une grande plage de sable où pouvait être produit le sel nécessaire à la confection du *garum* et de salaisons de poisson. Ces unités comportaient de deux à vingt cuves cimentées, profondes de deux à cinq mètres, où étaient empilés par couches successives sel et poisson (sardines), et des locaux annexes servant sans doute à l'emballage des produits finis.
- 18 Fort similaire par ses techniques à celle reconnue sur les côtes du Maroc et de l'Espagne méridionale, cette industrie est vraisemblablement d'origine méditerranéenne, et tout permet de croire qu'elle doit sa naissance à des négociants italiens ou sud-gaulois, comme ce C. Varenus Varus qui, à Douarnenez, fut élu quatre fois curateur du *conventus* des citoyens romains³⁹. Les indications chronologiques disponibles nous

portent à dater du second siècle les débuts de cette industrie qui, produisant entre 150 et 250 de notre ère plusieurs milliers de mètres cubes de *garum* et de poisson salé par an, devait certainement exporter une partie de sa production vers la Gaule continentale ou la Bretagne insulaire.

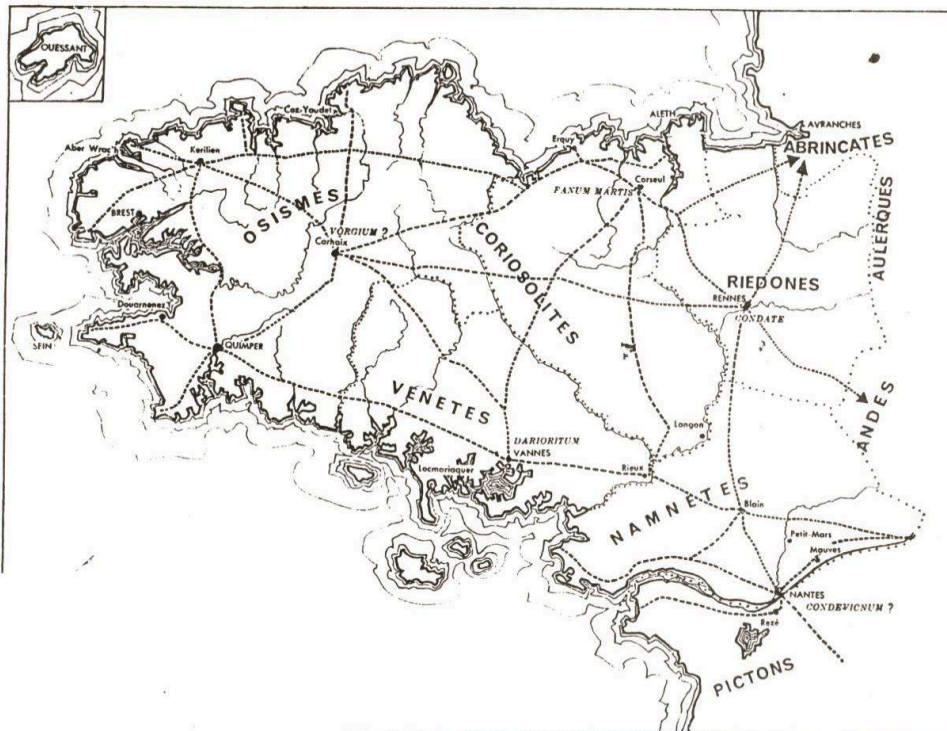
- 19 L'ensemble économique fort complexe dont nous venons de définir les principales composantes ne pouvait, de toute évidence, se passer d'un réseau de communications dense et bien entretenu. Le réseau des voies romaines est, dans l'ouest de la Gaule, particulièrement serré, desservant villes et campagnes et rattachant la péninsule à la Gaule continentale⁴⁰. Les premiers éléments paraissent avoir été mis en place dans la première moitié du premier siècle de notre ère (milliaire de Kerscao en Kernilis, daté du règne de Claude), l'ensemble se développant au cours des siècles suivants. Ce réseau, jalonné de bornes milliaires épigraphes ou non⁴¹, paraît avoir été bien entretenu jusqu'au IV^e siècle au moins.
- 20 On ne saurait bien sûr oublier, dans une région comme la nôtre, le rôle joué par la mer dans les échanges économiques. Nous connaissons certes fort mal les ports armoricains dont les géographes antiques nous ont laissé quelques noms – *Portus Brivates*, *Portus Saliocanus*, *Vindana Portus* chez Ptolémée, par exemple⁴² –, et il est fort probable que, dans la plupart des cas, ils se réduisaient à quelques embarcadères de bois ou à des grèves où l'on pouvait tirer les navires au sec⁴³. Il est néanmoins certain qu'ils tenaient une place essentielle dans le commerce de la péninsule, servant au transit des productions régionales (blé, viande, etc. ?) et des marchandises importées (sigillées de Gaule du sud au premier siècle de notre ère, de Gaule du centre du premier au troisième siècle, de la forêt d'Argonné au quatrième siècle, céramique d'Aquitaine et de Grande-Bretagne, vins et huile méditerranéens, plomb breton, etc.). L'extrême abondance des céramiques à engobe rouge (sigillées) de Gaule du centre sur tous les sites romains d'Armorique atteste l'importance de ces échanges⁴⁴ ! Il est donc bien évident, si l'on tient compte des données archéologiques présentées ci-dessus, que l'Armorique fut parfaitement intégrée à la Gaule romaine, qu'elle ne fut jamais cette contrée barbare qu'on s'est plu à nous représenter. Mais on admettra néanmoins que cet examen de l'intégration politique, sociale et économique de la région à l'empire ne nous permet guère d'atteindre aux structures profondes de la langue et de la pensée, d'estimer la pénétration d'une nouvelle culture dans les habitudes linguistiques des Armoricains.
- 21 Il faut d'abord reconnaître que le corpus épigraphique de l'Armorique romaine est bien trop restreint pour que nous soyons en mesure de déterminer avec une précision suffisante l'état de préservation de la langue gauloise lors des premiers siècles de notre ère. Nous ne connaissons guère que deux inscriptions en gaulois dans le nord-ouest de la Gaule (une épitaphe à Plumergat et un compte d'artisan à La Roche-Maurice, la véritable nature de ce dernier étant d'ailleurs contestée) et une série d'estampilles (REXTVGENOS SVLLIAS AWOT) sur des statuettes de terre blanche dont la production locale n'est pas assurée. Il est vrai que la plupart des inscriptions latines ou latinisées relevées dans l'ouest proviennent de villes et de villas, et ne témoignent donc en fait que de l'existence de milieux ou de couches sociales relativement romanisés, pour lesquels le latin était l'un des éléments essentiels de la promotion sociale. On admettra donc, sans en avoir pourtant la preuve formelle, que l'essentiel de la population, vraisemblablement illettré, parlait encore le gaulois, peut-être mâtiné de latin.
- 22 Tant les coutumes funéraires des Armoricains que leurs croyances religieuses illustrent d'ailleurs cette dichotomie entre une classe financièrement et culturellement

privilegiée et la masse d'une population qui, de la nouvelle culture, n'avait intégré que les aspects les plus superficiels. On constate ainsi que, alors que la plupart des Armoriciens continuaient d'incinérer leurs morts jusqu'aux premières décennies du quatrième siècle, plaçant les cendres dans un modeste réceptacle enfoui en terre, les classes plus fortunées des villes ornaient la tombe de leurs défunts d'un monument de pierre – mausolée, stèle inscrite ou décorée – dont le style traduit parfois d'indubitables influences méditerranéennes. Par ailleurs, les puits rituels, permettant aux vivants de communiquer avec les régions infernales lors de certaines fêtes, et dont l'origine doit être recherchée dans un lointain passé pré-romain, continuèrent d'être utilisés dans les campagnes armoricaines jusqu'à la fin du troisième siècle au moins⁴⁵. De la même manière, si le nom des divinités adorées en Armorique à l'époque romaine est bien latinisé (*Mars Mullo*, *Mars Vicinnus*, *Mercurius Atepomarus*, etc.) ou si les statues cultuelles ressortissent dans l'ensemble à des styles d'origine méditerranéenne, il est bien évident qu'en Armorique comme ailleurs en Gaule, l'*interpretatio romana* ne fut qu'un déguisement transparent dont on habillait les vieux dieux et les anciennes coutumes⁴⁶. La fréquentation des *tumuli* du Néolithique ou des cavernes naturelles pour des pratiques rituelles ou magiques témoigne de cette pérennité des habitudes⁴⁷.

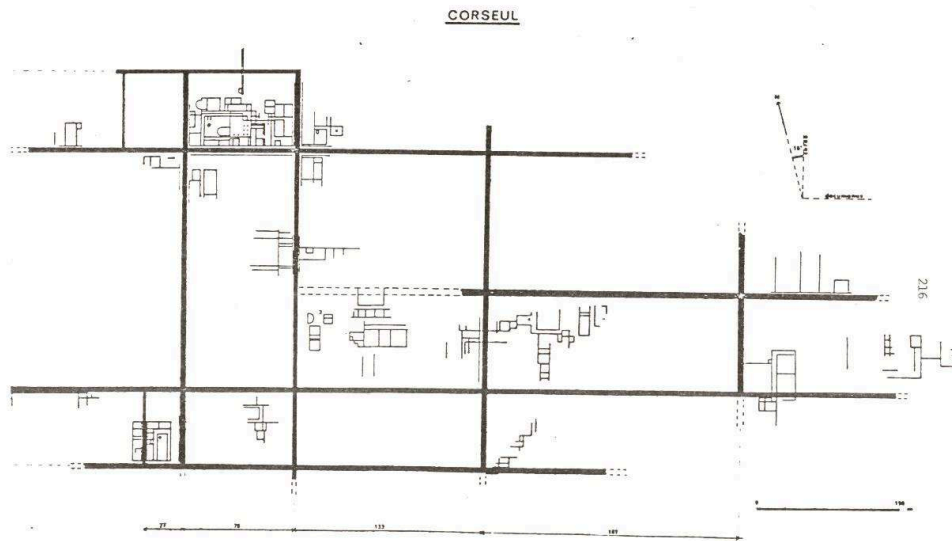
- 23 Majoritairement composée de petits paysans, d'ouvriers agricoles et de pêcheurs qui, s'ils goûtaient le confort apporté par les nouvelles techniques et les nouvelles denrées au même titre que la paix civile, n'avaient cependant accès à la nouvelle culture que lors de leur visite au marché local ou à l'occasion des représentations « théâtrales » qui se donnaient dans les *conciliabula* des campagnes ou les théâtres des petites villes, la population de l'Armorique romaine, fortement attachée à ses traditions pérennes, constituait de toute évidence un formidable pôle de résistance à la pénétration d'une nouvelle idéologie (on sait d'ailleurs que ce fut dans les campagnes que, quelques siècles plus tard, l'Église rencontra les plus grandes difficultés à imposer la nouvelle foi) et un réservoir d'affrontements sociaux engendrés par les tensions grandissantes entre groupes et classes aux intérêts et aux aspirations souvent contradictoires. Il n'est sans doute pas étonnant que l'ouest de la Gaule, sans doute moins profondément romanisé que le sud de la Lyonnaise ou l'Aquitaine, ait été le théâtre, entre le second et le cinquième siècles, de nombreux soulèvements populaires⁴⁸.
- 24 On comprendra donc que, lorsqu'on prend en compte ces divers éléments, les notions de « romanisation » et d'« assimilation » ne coïncident pas exactement, que l'indiscutable progrès des techniques et l'indéniable amélioration de la vie quotidienne ne se soient pas nécessairement traduits par une profonde modification des structures mentales. L'Armorique fut sans aucun doute romanisée, mais selon un complexe mouvement en trois dimensions dont nous connaissons encore fort mal les rythmes.

1. Trouvailles d'amphores italiennes du 1^{er} siècle avant notre ère dans l'Ouest.

2. L'Armorique romaine (d'après L. Pape).



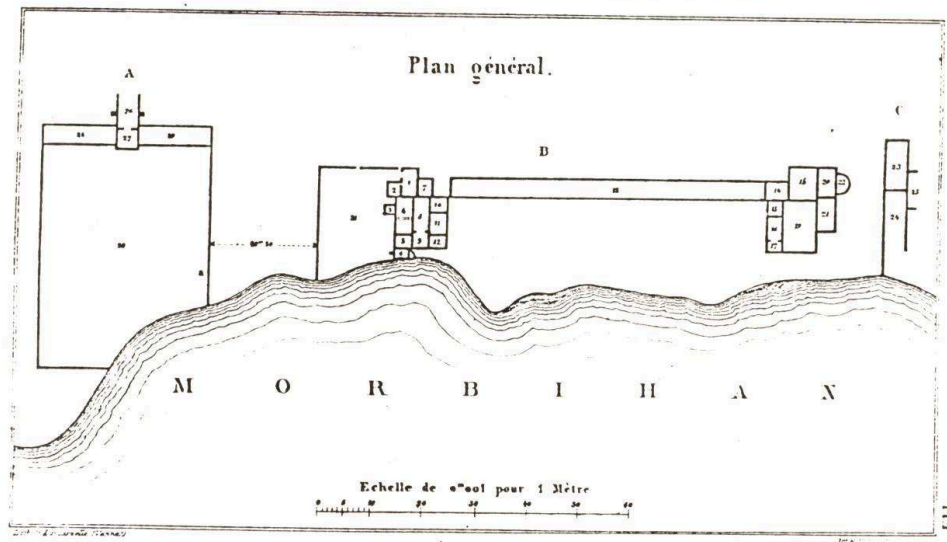
3. Éléments de Corseul antique révélés par la photographie aérienne : en noir, les rues (d'après L. LANGOUËT).



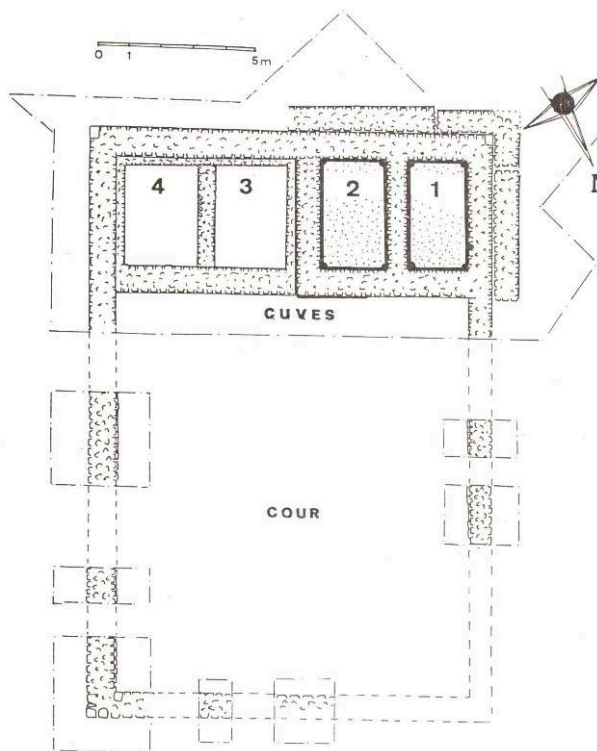
4. Une grande villa : le Lodo en Arradon (Morbihan).

ETABLISSEMENT GALLO-ROMAIN DÉCOUVERT EN 1856 AU LODO, COMMUNE D'ARRADON.

Relevé et dessiné par M.M. GRÉGOIRE & DE FREMINVILLE, Ingénieurs des Ponts et Chaussées.



5. L'établissement de salaisons du Resto en Lanester (Morbihan) (d'après P. ANDRÉ).



NOTES

1. R. SANQUER, P. GALLIOU, « Trente ans d'archéologie romaine en Bretagne », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1981, t. LVIII, p. 297-340.
2. P. GALLIOU, *Les amphores tardo-républicaines découvertes dans l'ouest de la France*, Brest, Archéologie en Bretagne, 1982.
3. J. COLLIS, « Town and market in Iron Age Europe », dans B. CUNLIFFE et T. ROWLEY (dir.), *Oppida in Barbarian Europe*, Oxford, British Archaeological reports, 1976, p. 3-23 ; D. NASH, « The growth of urban society in France », dans B. CUNLIFFE et T. ROWLEY (dir.), *Oppida in Barbarian Europe*, op. cit., p. 95-133.
4. M. WHEELER, K.M. RICHARDSON, *Hill-forts of northern France*, Oxford, Reports of the Research Committee of the Society of Antiquaries of London, n° XIX, 1957.
5. S. LEWUILLON, « Histoire, société et lutte de classes en Gaule : Une féodalité à la fin de la République et au début de l'Empire », dans H. TEMPORINI et W. HAASE (dir.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 1975, t. II, n° 4, p. 425-583.
6. A.-M. ROUANET-LIESENFELT *et al.*, *La civilisation des Riedones*, Brest, Archéologie en Bretagne, 1980.
7. A. CHASTAGNOL, « L'organisation du culte impérial dans la cité à la lumière des inscriptions de Rennes », dans A. M. ROUANET-LIESENFELT (dir.) *et al.*, *La civilisation des Riedones*, op. cit., p. 187-199.
8. J. ROUGÉ, « Les rapports de Lyon avec l'ouest - nord-ouest gaulois ; à propos de trois inscriptions », *Revue archéologique de l'est et du centre-est*, 1974, t. XXV, n° 1, p. 137-146.

9. J. BOUSQUET, « Inscriptions latines de Corseul (Côtes-du-Nord) », *Gallia*, 1972, t. 30, n° 2, p. 284-288.
10. M. CLAVEL et P. LÉVÊQUE, *Villes et structures urbaines dans l'Occident romain*, Paris, Colin, 1971, p. 56-57.
11. D. NASH, « The growth of urban society in France », dans B. CUNLIFFE et T. ROWLEY (dir.), *Oppida in Barbarian Europe*, op. cit., p. 95-133.
12. L. LANGOUËT, « Les céramiques gauloises d'Alet », *Dossiers du Centre régional archéologique d'Alet*, 1978, t. 6, p. 57-104.
13. L. PAPE, *La civitas des Osismes à l'époque gallo-romaine*, Paris, Klincksieck, 1978, p. 75.
14. *Ibidem*, pl. A-182, A-184.
15. P. GALLIOU et J.-P. LE BIHAN, « Quimper antique », *Archéologia*, 1974, t. 74, p. 27-33.
16. P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, Brasparts, Les Bibliophiles de Bretagne, 1983, p. 69.
17. G.-C. PICARD, « Observations sur la condition des populations rurales dans l'Empire romain », dans H. TEMPORINI et W. HAASE (dir.), op. cit., t. II, n° 3, 1975, p. 98-111.
18. P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 111.
19. O. HIRSCHFELD, *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin, Brandenburgische Akademie der Wissenschaften, vol. XIII, 1888-1905, p. 3105-3107.
20. P. ANDRÉ, « Un entrepôt romain du premier siècle », *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1983, t. 110, p. 127-132.
21. L. PAPE, *La civitas des Osismes à l'époque gallo-romaine*, op. cit., pl. A-152, A-153.
22. P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 87.
23. *Ibid.*, p. 88.
24. P. GALLIOU, *The rural economy of Lugdunensis: a preliminary survey*, à paraître.
25. P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 92-93.
26. *Ibid.*, p. 95.
27. P. GALLIOU, *The rural economy of Lugdunensis*, op. cit.
28. P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 102-103.
29. C. LE LOCH, « Le décor des villas », *Archéologia*, 1974, t. 74, p. 34-40.
30. *Ibid.* ; P. GALLIOU, « L'ouest de la Gaule au III^e siècle. État de la recherche », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1980, t. CVIII, p. 111-135 ; L. LANGOUËT, « Un artisanat coriosolite : les plaques murales en schiste », dans L. LANGOUËT (dir.), *La prospection archéologique en Haute-Bretagne. Ses apports à l'histoire du milieu rural dans l'antiquité*, Saint-Malo, CERAA, 1984, p. 143-145.
31. P. GALLIOU, *The rural economy of Lugdunensis*, op. cit.
32. P. GALLIOU, « Mines et métaux dans l'ouest de la Gaule », dans C. DOMERGUE (dir.), *Mines et fonderies antiques de la Gaule*, Paris, CNRS, 1983, p. 21-32.
33. C. CHAMPAUD, « L'exploitation ancienne de cassitérite d'Abbaretz-Nozay. Contribution aux problèmes de l'étain antique », *Bretagne*, 1957, t. LXIV, p. 46-96 ; P. GALLIOU, « Mines et métaux dans l'ouest de la Gaule », art. cit.
34. P. GALLIOU, *Iron in Iron Age and Roman Armorica*, Munster, Offa 40, 1984, p. 77-83.
35. J.-P. LE BIHAN et P. GALLIOU, « Un groupe de bas-fourneaux antiques découvert près de Quimper », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1974, t. CII, p. 17-30.
36. P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 164-168.
37. P. GOULETQUER, *Les briquetages armoricains. Technologie protohistorique du sel en Armorique*, Rennes, Travaux du laboratoire d'anthropologie, 1970.
38. R. SANQUER et P. GALLIOU, « *Garum*, sel et salaisons en Armorique romaine », *Gallia*, 1972, t. 30, n° 1, p. 199-223 ; P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 115-135.

39. R. SANQUER, « Une nouvelle lecture de l'inscription à Neptune trouvée Douarnenez (Finistère) et l'industrie du *garum* armoricain », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 1973, t. LXXX, n° 1, p. 215-236.
40. J.-Y. ÉVEILLARD, *La voie romaine de Rennes à Carhaix. Recherches autour d'un itinéraire antique*, Brest, CRBC, 1975.
41. P. MERLAT et L. PAPE, « Bornes militaires osismiennes », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1956, t. XXXVI, p. 7-40.
42. A. GRENIER, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, Paris, Picard, 1934, 2^e partie, t. II, p. 513-520.
43. P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, *op. cit.*, p. 170-175.
44. P. GALLIOU et R. SANQUER, *La sigillée décorée de Kérilien-en-Plouneventer*, Brest, Archéologie en Bretagne, 1979 ; P. GALLIOU, « Sigillée de Gaule du sud en Armorique : diffusion et problèmes », *Rei Cretariae Romanae Fautorum*, 1982, Acta XXI/XXII, p. 117-130 ; P. GALLIOU, M. FULFORD et M. CLEMENT, « La diffusion de la céramique "à l'éponge" dans le nord-ouest de l'Empire romain », *Gallia*, 1980, t. 38, p. 265-278 ; etc.
45. P. GALLIOU, *Sépultures et coutumes funéraires en Armorique romaine*, thèse de 3^e cycle inédite, Université de Paris IV, 1981.
46. P.-M. DUVAL, *Les dieux de la Gaule*, Paris, Payot, 2^e éd., 1976, p. 66.
47. P. GALLIOU, *Sépultures et coutumes funéraires en Armorique romaine*, *op. cit.*, p. 707-716.
48. P. DOCKÈS, « Révoltes bagaudes et ensauvagement, ou la guerre sociale en Gaule », dans P. DOCKÈS et J.-M. SERVET, *Sauvages et ensauvagés*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1980, p. 143-262.

RÉSUMÉS

Longtemps considérée comme l'un des derniers bastions d'un monde celtique écrasé sous la botte de l'envahisseur, l'Armorique romaine a longtemps nourri les fantasmes d'une société traumatisée par les débâcles militaires et les bouleversements culturels qu'elle venait de vivre. Il fallut attendre la naissance d'une véritable archéologie scientifique régionale (Sanquer, Galliou, 1981) pour qu'on admette enfin que, loin de représenter la brutale intrusion d'une culture allogène dans les civilisations laténiennes de l'ouest de la Gaule, la conquête des tribus armoricaines ne constituait que le point d'aboutissement de contacts multiples et répétés entre les pays du bassin méditerranéen et les « barbares » du nord-ouest de l'Europe.

Long regarded as one of the last bastions of a Celtic world crushed under the boot of the invader, Roman Armorica long fed the fantasies of a society traumatised by the military debacles and cultural upheavals it had just experienced. It was not until the birth of a truly regional scientific archaeology (Sanquer, Galliou, 1981) that it was finally accepted that, far from representing the sudden intrusion of an alien culture into the Latin civilisations of western Gaul, the conquest of the Armorican tribes was merely the culmination of multiple and repeated contacts between the countries of the Mediterranean basin and the 'barbarians' of north-western Europe.

INDEX

Mots-clés : archéologie, Antiquité, Armorique romaine, Gaule, civilisation, contact

Keywords : archaeology, Antiquity, Roman Armorica, Gaul, civilisation, contact